

BORIS  
BERGMANN

1 000 mensonges

ROMAN



# 1000 mensonges

DU MÊME AUTEUR

*Viens là que je te tue ma belle*, Scali, 2007

Boris Bergmann

# 1000 mensonges

roman

DENOËL

© *Éditions Denoël, 2010*

Extrait de la publication

*Pour Georgina : regards de cigale, baiser de vomi,  
pince de homard et hiatus californien. À suivre!*  
*Pour Mathieu, l'homme de l'ombre  
qui m'a tout appris de la lumière.*  
*Pour mon parrain Dominique.*  
*Pour ma mère.*



Ouvert sur une aube, ce livre se ferme sur  
une aube. La première, le froid la poignar-  
dait. Voici, gisante, la dernière.

René Crevel, *Êtes-vous fous?*



## INTRODUCTION

« Croyez-moi, vous n'allez pas me croire... J'avais de bonnes raisons de me tuer. »

Le premier jour de ma mort, assis sur le tissu aux lignes multicolores d'une chaise longue, à l'ombre des grands pins, je regardais les dalles grises et descellées de ma maison de Vagualame. Au ciel, on a le droit de s'imaginer être partout. En fait ce n'était pas vraiment Vagualame. C'était Mandiargues, au bout du lac. Mais dans la famille, on avait l'habitude de dire que nous passions l'été à Vagualame, ça faisait plus chic. Je repensais au grand amour que je n'avais pas connu.

Était-il comme cette douce impression de vitesse qui s'emparait de moi lorsque, sur mon vélo, en plein cœur, puis dans les veines d'asphalte de Paris, je remontais à toute allure l'interminable boulevard Sébastopol ? Toutes ces lumières qui me caressaient et les deux yeux du Diable dans les phares des voitures me poursuivaient jusqu'aux portes de la mort. Moi, le ventre collé au guidon, je fuyais

à la recherche du mot *exit*, je fuyais vers mon unique sortie de secours : la gare de l'Est.

Était-il, cet inconnu, pareil à ces poings rageurs qui me firent tomber sur le bitume brûlant des Grands Boulevards pour un verre de trop et une fille de pas assez? Jamais, auparavant, je n'avais vu autant de violence autour de moi. Ils devaient être vingt. J'étais seul avec mon ombre qui se cachait sous mes pas.

Était-il, ce grand amour, comme ce premier baiser, trop rapide, baveux, bruyant, dégoûtant mais beau, terriblement beau? Elle s'appelait... je ne sais plus. Ma mémoire me joue des tours.

Lorsque j'ai plongé mon esprit entier dans l'eau noire de cette question, un souvenir m'a permis de remonter à la surface : le souvenir de ma vie.

PARTIE 1

IMPÉRATIF



Avachi sur un immense sofa de cuir rouge, les cheveux sales, en bataille, les mains crispées et l'esprit plein d'images terribles (le regard d'un enfant, le sourire d'une femme et les sourcils trop épais d'un homme), Mytho dormait. Ou plutôt, il aurait aimé dormir. Il était plongé dans une sorte de léthargie. Il se trouvait dans une grande pièce sombre, meublée d'objets lourds et massifs. Des théières de fer à simple but décoratif, des tableaux de mauvais peintres aux couleurs glaciales.

On aurait cru voir voler des mouches au ras du sol comme lorsqu'un orage va éclater. On aurait cru entendre les volets claquer les uns après les autres, se chamaillant dans le vent. On aurait cru voir les rares lumières qui éclairaient cette grande pièce se tourner autour comme des fauves en cage. Lui, ne bougeait pas.

Il frémit. Il ouvrit les yeux d'un seul coup, respira fort comme s'il revenait à la vie. Cette pensée... Il n'avait pas le droit. Il le savait. Il devait la chasser. Mais elle était là. Accrochée au moindre de ses gestes, pendue le long de ses

cils : elle ne partirait pas. Elle s'approchait même. Il ne pouvait plus la repousser, elle s'imposa :

« Je dois partir. »

Trop tard, il l'avait dit. Il s'était relevé. Il respirait comme après un crime. Quelque part dans la maison, le parquet poussa un cri. Il blêmit. Et si elle l'avait entendu ? Et si elle savait ? Si quelqu'un lui avait dit ? Qui ? Personne n'était au courant. Mais il y a toujours quelqu'un pour raconter ces choses-là ! Un menteur, un idiot... Peut-être qu'un ennemi poussé par le vent qui souffle vengeance, l'un de ces hommes qui font si bien le mal, était en train de tout lui dire.

Il l'imaginait, couvant sa colère pour la rendre plus terrible et cacher sa rage derrière un misérable sourire. Tout ça à cause d'une pensée. Comme chaque soir, il la voyait arrivant dans un de ces casinos de bord d'autoroute — les *casinotoroutes* — dans sa plus belle robe de cocktail, tête haute, sourcils froncés. Les hommes ne pouvaient s'empêcher d'ouvrir la bouche, béats d'admiration devant sa beauté aux dents bien blanches. Et les femmes, méprisantes, de la toiser de leurs regards vipérins. Elle marchait sur un long fleuve de tapis rouge. Les néons striaient l'air ambiant et la musique infernale des machines à sous ne s'arrêtait pas. Elle s'approchait d'une table, toujours la même, tendant la main au directeur de l'établissement qui ne pouvait s'empêcher de sourire en imaginant le ventre bien rempli de son portefeuille. Quelle tristesse. Elle que Mytho avait trouvée si belle, bien qu'elle eût au moins

deux fois son âge, mais surtout si douce. Elle était riche, il était jeune. Ils voyagèrent. Elle lui racontait des histoires qu'elle inventait en quelques minutes, allongée sur la plage, en lui laissant l'unique choix des personnages principaux. Et, sans raison, leur amour disparut. Du jour au lendemain, il n'était plus que souvenir.

Mais les souvenirs s'accrochent facilement à la peau et le meilleur des savons n'arrive pas à les faire partir. Comme tous ces couples qui ne s'aiment plus : ils vivaient encore ensemble, dos à dos, jouant à la roulette russe avec toutes les balles en espérant mourir le premier. Parfois, la mort reste chargée à blanc. Puis on l'oublie et elle arrive. Mytho ne comprenait pas comment il avait pu passer ces derniers mois en compagnie du cadavre de ses amours. Ça lui donnait la nausée. Pourtant, à l'ombre du soleil, ils avaient parlé mariage, enfants, famille et fêtes. Les espoirs sont tombés en poussière et personne ne viendra les ramasser. Mytho n'aimait plus cette femme, riche grâce à son nom, belle grâce à ses lèvres aussi rouges que celui sur lequel on mise tout, mais qui n'arrivait plus à lui dire *je t'aime*.

Elle avait trouvé un autre amant.

Elle n'aimait plus que les dés qui frappaient le tapis vert, la boule blanche courant dans un labyrinthe de numéros et ceux qui jouaient leur vie en criant : « *Je passe.* » Ils ne voyageaient plus. Ils vivaient dans une immense maison en bois, de style colonial, bloquée entre la mer et une autoroute. Les vagues étaient de couleur grise et les voitures bleues. Chaque soir, elle partait, le laissant seul. Il ne trouvait pas la faiblesse de pleurer. Il restait assis là, demeuré, à

attendre que les talons hauts de celle qu'il avait aimée claquent sur le sol de l'entrée.

\*

Il était tard, elle n'arrivait pas. Des hommes sans cou devaient être en train de la féliciter d'avoir gagné tant de jetons ou de la consoler d'en avoir tant perdus. Il haïssait ces *casinotoroutes*, construits sur les ruines de stations-service, pour les nouveaux riches et les anciens pauvres. Mais surtout, il la haïssait, elle.

L'astre majeur de notre galaxie mineure était en train de se lever. Les meurtrissures de la nuit laissaient place à celles, plus profondes, du soleil. Dans la maison, tout prenait d'étranges proportions. Un couteau se transformait en plaie, une clef en serrure, un lit en cercueil. Le silence s'était arrêté. Dehors, les oiseaux avaient entonné leur opéra matinal et les cigales chauffaient leurs mandibules. L'autoroute, loin, vibrait sous les roues des voitures. C'était l'été. L'odeur de la mer imprégnait les murs, soufflée par un vent sans frontières. Comme si chaque geste se révélait être le dernier, Mytho entassait quelques objets dans une valise tellement vieille qu'elle aurait pu craquer si elle l'avait vraiment voulu.

Lorsqu'il fut enfin prêt, il se leva, doucement, et il marcha vers la porte d'entrée. Un pas. Loin, dans l'un de ces misérables casinos qui ne fermaient jamais, elle était hypnotisée par la course d'un dé. Deux pas. Le dé ralentissait peu à peu. Quatre pas. Le dé allait s'arrêter d'une

seconde à l'autre. Six pas. Le dé s'arrêta. Sept pas. Il était dehors. Mytho quitte tout. Mytho se quitte. Il part à la dérive : plus un rocher pour le retenir, plus une Ithaque où revenir. *Plus rien.*

De son côté, elle ne pouvait lâcher les chiffres blancs de son regard. Elle allait gagner... Elle allait perdre... Elle allait...

Derrière son dos, un croupier cria.

« Mesdames, Messieurs, les jeux sont faits, rien ne va plus. »

\*

Libre! Le visage foudroyé par des millions de rayons de soleil, la peau déjà plus brune, les cheveux déjà plus clairs, Mytho se souvenait à quel point il aimait l'été. Sur un petit sentier qui longeait la côte, à l'ombre des pins, il marchait, un grand sourire barrant son visage, redécouvrant peu à peu le monde qui l'entourait. Au loin, déjà, on entendait les vagues, lourdes, lentes. L'herbe se mêlait au sable. La couleur du ciel était celle de la mer qu'il ne voyait pas encore. Mais il l'imaginait! Quel plaisir de pouvoir imaginer à nouveau, quelle tentation... quel danger.

Après être resté quelque temps sous les grands arbres, le sentier bifurquait, se rapprochant peu à peu du rivage. Ses sens s'étaient saisis du mot « extase », ils le consumaient comme de l'encens. Il y eut d'abord les embruns, violents, qui firent trembler tous ses membres et laissèrent en héritage le sel d'une larme au fond de ses yeux. Puis ses mains

devinrent moites. Chaque pas était plus long, il s'enfonçait dans le sable. Le sentier disparaissait à l'approche des dunes. On entendait la mer, grand fauve bleu à poils blancs. Le vent se leva. D'abord une fine brise caressait ses cheveux, comme pour le flatter ou le féliciter d'être de nouveau un homme libre. Et puis des rafales le ralentirent comme si, d'un commun accord, elles et la nature tout entière avaient décidé, pour son bien, de faire durer au maximum le plaisir de sa renaissance.

Jamais il n'avait été comme cela. Comme un mort à qui on aurait laissé une seconde chance, ou comme ces personnes qui reviennent miraculeusement à la vie après un long coma : tout avait ce goût de nouveauté. Et dans son esprit, le visage de celle qu'il avait aimée volait comme un zeppelin, toujours trop loin, toujours trop proche.

C'était pour oublier qu'il avait mis le cap sur la ville où, paraît-il, tout pouvait renaître de ses cendres : *LadyLong-Solo*. Tous les chemins n'y menaient peut-être pas, mais sa réputation surpassait celle de Paris, de Londres ou de Rome. Il ne la connaissait pas, il se l'imaginait. Femme au sang nu, à la nuit qui lui monte jusqu'au cou, au soleil comme une plante dans les hautes fenêtres du jour, cette ville était obsédée par la mort qui n'en finissait pas de l'attendre.

En remontant vers le sentier qui s'enfuyait à nouveau à travers les arbres, il jeta un dernier regard derrière lui, vers le miroir sans cesse brisé des vagues.

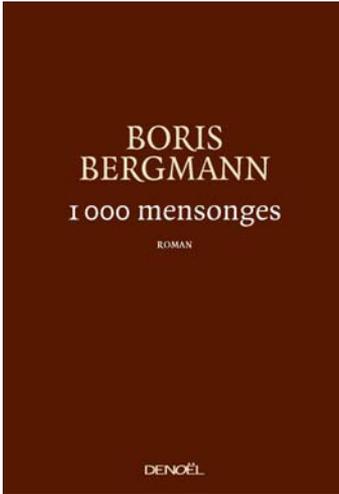
Il quitta Georgina sans un mot.

Seul dans sa chambre, Mytho regarda New York une dernière fois. Au loin, la stratosphère touchait le fond et des millions de satellites semaient des signaux pour écouter les étoiles.

Il jeta un regard sur les photos de voyage avec Sophie.

Il se leva. Et face aux miroirs accrochés aux murs de son appartement, il tira une seule balle dans sa tête aux mille visages.

Étendu sur le sol, du sang noir s'écoulait de la tempe de celui qu'il ne serait jamais.



# 1000 mensonges

Boris Bergmann

Cette édition électronique du livre  
*1000 mensonges*  
de *Boris Bergmann*  
a été réalisée le 10/02/2010 par les Editions Denoël.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
achevé d'imprimer en novembre 2009

(ISBN : 9782207261422)

Code Sodis : N42368 - ISBN : 9782207101438